

EL GOLÉA

Il ne nous paraît guère probable que le Parlement puisse refuser au gouvernement la subvention relativement modique qu'exigera l'occupation sérieuse d'El Goléa. Autrement notre sécurité dans le sud de l'Algérie serait tout à fait compromise. Il ne faut pas se lasser de le répéter. Les dépêches les plus récentes de Tanger nous apprennent que Bou Amama ne cesse pas de s'agiter à Deldoul. Il accroît le nombre de ses partisans dans le Gourara et dans le Touât ; il affecte de se dire appuyé par le gouvernement marocain et quelques puissances européennes ; il affirme que nous n'oserons jamais nous engager dans les oasis du Sahara central. Tenez pour certain que nos tribus sahariennes attendent avec curiosité de savoir si nous tiendrons compte de ces menaces.

Le sentiment qui prédomine en Algérie, et que je crois juste, est que, en ce moment, nous courons un danger mal défini, contre lequel il est urgent de prendre des précautions. Autant il paraîtrait déraisonnable de se lancer de gaieté de cœur dans une expédition lointaine et mal préparée, autant il semble nécessaire d'assurer la paix et de faire respecter notre drapeau partout où nous sommes, avec la résolution virile d'aller plus loin, s'il le faut. De ce point de vue, l'installation d'une forte garnison à El Goléa est unanimement approuvée, et il en est de même du prolongement de la voie ferrée d'Aïn-Sefra jusqu'à Djenan-bou-Rezeg. Il n'y a là rien qui puisse servir de texte aux controverses ordinaires des promoteurs de chemins de fer transsahariens, ni même aux discussions des divisions militaires d'Oran, d'Alger et de Constantine qui épousent plus ou moins les querelles de leurs départements respectifs. Il s'agit d'une mesure de police à laquelle l'Algérie tout entière est intéressée, et, comme nous ne sommes pas maîtres des événements, nous devons les accepter, sans en redouter, d'ailleurs, les conséquences.

On nous a déjà montré, dans la vitrine d'un marchand de tableaux, El Goléa, sur le fond bleu du ciel du Sud. Au premier plan, une grosse dune toute jaune ; au second, dans un pli sablonneux, une petite forêt de palmiers bleuâtres ; au troisième, une forteresse dont les hauts murs tournent en spirale comme les volutes d'un escargot. Nous en connaissions le plan depuis longtemps. M. Duveyrier avait débuté par y risquer sa vie en 1859, et l'avait décrite avec exactitude dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris* du mois de juin 1876, de concert avec M. Parisot, capitaine d'état-major attaché à la colonne du général de Galliffet en 1872. Soleillet, cet aventurier, naïf comme un conquistador, qui ose le premier se présenter devant In-Salah avec trois compagnons chaanba et un Mozabite, lui avait consacré

cinq pages dans son petit livre de l'Afrique occidentale. M. L'ingénieur Choizy, chargé de mission en vue d'étudier le tracé d'un chemin de fer au sud de Laghouat, y avait séjourné du 17 au 25 février 1880, et nous avait donné sur sa situation, son aspect, son rôle, ses habitants, tous les détails souhaitables, à deux reprises, d'abord dans un petit volume azuré intitulé : *le Sahara*, et édité par Plon en 1881, ensuite dans le beau recueil de ses *Documents relatifs à la mission dirigée au sud de l'Algérie*, publié par l'Imprimerie nationale en 1890. Notons, en passant, que c'est là que se trouve le travail si complet et si intéressant de M. l'ingénieur Rolland sur la « Géologie du Sahara algérien ». Enfin, M. le commandant Deporter, dans son livre récent, imprimé à Alger et intitulé *l'Extrême Sud*, a condensé les dernières observations faites par nos officiers sur El Goléa et les routes qui y conduisent. Nous pouvons dire que ce pays-là nous est connu pierre par pierre, et les pierres n'y manquent pas.

El Goléa, en arabe, signifie « le fortin ». Les Touareg disent *Taourirt*, dans le même sens. Nous sommes là, devant une acropole ancienne, bâtie par des Berbers Zenata, au moyen âge, et ces Zenata sont d'origine chamanéenne, comme il est facile de le prouver avec un peu d'histoire et de linguistique. Ils ont eu leurs jours de gloire quand ils dominaient, sous les noms de Beni Zeyan et de Beni Merin, à Tlemcen, à Maroc et à Fez. Ils se sont ruinés eux-mêmes dans des guerres intestines : les Turcs les ont combattus ; les Arabes nomades les ont subjugués : ils ont corrompu leur sang dans des mariages serviles, et maintenant ce ne sont plus que des serfs débiles, aux longs yeux fiévreux, à la peau plus ou moins noire, préposés à la garde des biens de leurs conquérants. Dans l'enceinte d'El Goléa, ils vivent en petit nombre, couchés les trois quarts du jour à l'entrée de cases sordides. En contre-bas, ils habitent des maisons relativement grandes, mais où nos chevaux seraient mal à l'aise. Ils travaillent peu. Dans ce monde barbare du Sud, un homme brun s'en procure toujours un plus foncé que lui pour se faire servir. Ils ont un troupeau de nègres, originaires presque tous des environs du lac Tchad, qui bêchent pour eux entre les palmiers. De temps en temps, et surtout à l'automne, les Chaanba Mouadby, leurs maîtres, dressent leurs tentes au pied du ksar, chargent sur leurs chameaux les dattes qui leur sont nécessaires, font entasser le reste dans des magasins dont les portes sont lutées avec de l'argile et s'en retournent dans leurs déserts. On compte à El Goléa peut-être un millier de sédentaires, et les Mouadby, qui se dispersent alentour sur un espace immense ne sont pas plus de quinze cents, y compris des marabouts inhabiles à la guerre. En revanche, tout ce qui manie le fusil dans cette bande de Chaanba est très brave, très pillard, très sobre, et d'une incroyable résistance à la fatigue. Un d'eux a dernièrement franchi 125 kilomètres en quatre-vingt seize heures sur son dromadaire pour apporter une nouvelle, et ce n'est pas un exemple rare.

Les murs de la citadelle, bâtis avec un certain art, sont les derniers témoins d'une prospérité lointaine. On y remarque une porte disposée suivant les règles de la meilleure stratégie du moyen âge. À l'intérieur est un puits profond. Les magasins qui s'étagent jusqu'au sommet pouvaient être aisément défendus contre des assaillants qui n'avaient en main que des armes blanches. Dans la plaine environnante des galeries souterraines emmagasinaient et distribuaient les eaux. Une seule est encore en usage ; mais quatre autres restent visibles, et pourraient être restaurées. Des puits artésiens, dont un seul aussi, qu'on appelle Ato Felada, subsiste, allaient atteindre une nappe jaillissante à 45 mètres de profondeur. Au pied des dunes, quelques sources continuent de s'épancher à ciel ouvert. En somme, il est évident que cette bourgade a été une ville puissante. Elle subit le sort d'une infinité de cités sahariennes que les hommes ont élevées à grand'peine et qu'ils ont laissées tomber en poussière ; car le Sahara est parsemé de ruines sans nom. On y trouve de grands ateliers préhistoriques, des murailles et des chambres enfouies sous les sables, des inscriptions antiques gravées sur le bord des puits et sur les parois des rochers. Il a son histoire que personne n'écrira, depuis les jours où des troupes d'éléphants s'égarèrent dans les roseaux de ses fleuves jusqu'aux nôtres, où ses plaines arides sont l'image de la mort.

La géologie nous explique encore mieux que la politique pourquoi des hommes nombreux s'étaient fixés là, y avaient exécuté des travaux considérables, et sans doute ouvert de grands marchés. Les amas indéfinis de hautes dunes qui traversent le Sahara du Nord-Est au Sud-Ouest, le long de la Tunisie, de l'Algérie et du Maroc, se partagent en deux groupes que les Arabes appellent l'Erg oriental et l'Erg occidental. Ils sont séparés par un relief de craie, juste dans le prolongement de notre département d'Alger, et ce relief bombé, crevassé, sillonné par une multitude de ravins que liment sans cesse les eaux sauvages et les traînées de sable, est comme une haute digue calcinée des deux côtés de laquelle ondulent des vagues jaunes. Les Arabes comparent les sillons des dunes aux veines du corps humain, et, de là, ce nom d'*erg* ou *areg*, qui signifie proprement « veine ». De même le lacis des ravins qui s'entre-croisent sur le plateau intermédiaire leur paraît semblable à un filet, et se dit « chebka ». Or, El Goléa se trouve située juste à l'extrémité méridionale de cette chebka : elle est au bout du chemin naturel, très large et presque unique, qui permettait aux gens du Nord de descendre de front et sans gêne vers le pays des Éthiopiens, et réciproquement aux hordes noires d'envahir les champs verts des Maures. À droite et à gauche, dans les déserts des dunes, des lits de fleuves très anciens, dont l'Ouâd Messaoura et l'Ouâd Ibarghar, au sud du département de Constantine, sont les dernières traces, donnaient aussi passage à des caravanes, et c'est pour

cette raison qu'il est si utile de dominer les villages qui jalonnent, dans toute sa longueur, le cours de l'Ouâd Messaoura, au sud de notre province d'Oran.

Maintenant nous reprenons, poussés par la force des choses, l'œuvre de la peuplade inconnue qui s'étaient établie au milieu de cette trouée, et qui, sans doute, était venue du Nord comme nous. Nous n'avions certes pas prévu cela dans le coup de fortune qui a fait tomber Alger entre nos mains. Nous ne devinions pas alors que le prolongement de la ligne droite de Paris-Marseille-Alger-Laghouat tombe juste entre les deux formidables barrières que la nature avait élevées devant nous dans l'extrême Sud, et voilà qu nous en occupons l'extrémité, non seulement assurés d'y rester longtemps, mais tout prêts à y renouveler les merveilles de notre industrie. Laghouat, conquis en 1852, passe, cette année-ci, à plus de 400 kilomètres en arrière, et la sonde artésienne fera peut-être aussi bien dans le bassin d'El Goléa que dans l'Ouâd Righ.

C'est un poste en l'air, objecte-t-on. Quatre cent cinquante hommes de troupe française armés de fusils à tir rapide, établis avec un peu d'artillerie sur un mamelon et dans un fort pourvu d'eau, plein de provisions, au milieu d'une oasis de 60 000 palmiers, bientôt reliés à Alger et à Paris par un télégraphe, et communiquant sans cesse par des convois avec la forte garnison du Mezab, ne sauraient être en l'air. D'ailleurs, le chemin direct qui les relie à Metlili et à Ghardaïa n'est pas d'une longueur extraordinaire, et peut être jalonné de petits postes. C'est ainsi qu'on a procédé entre Boghar et Laghouat, et le désert compris entre Metlili et El Goléa n'est pas beaucoup plus dépourvu de ressources pour une colonne légère que les steppes de nos hauts plateaux, bien qu'il soit plus tristes aux yeux. La colonne du lieutenant-colonel Belin, dont le journal de marche peut faire autorité, partie de Metlili le 4 décembre et arrivée à El Goléa le 17 décembre 1881, n'a eu à traverser qu'un pays malaisé sans doute, mais parfaitement salubre, subdivisé comme un damier en petits plateaux dénudés blancs et noirâtres, mais entrecoupé de ravins où les chameaux trouvent de bons fourrages, et sillonné de vallées au fond desquelles on rencontre de l'eau presque tous les jours. Un des itinéraires de M. Deporter, dit « Route des Caravanes », partant de Ghardaïa et aboutissant à El Goléa, se subdivise en sept jours de marche, à raison de 35 kilomètres en moyenne sur une longueur totale de 231. Deux jours seulement, le premier et le cinquième, y sont sans eau : mais encore il faut savoir que la plupart des sources sont comblées par les Chaanba eux-mêmes, afin de contraindre leurs troupeaux d'ânes et de chameaux, qui vivent en liberté, à venir toujours boire aux même lieux. Enfin, M. Choizy n'hésite pas à faire passer à peu près par cette ligne son projet de voie ferrée, et son collègue M. Rolland, qui s'est chargé d'étudier

particulièrement la question des eaux, se fait fort d'échelonner dix-huit puits d'une profondeur moyenne de 100 mètres entre Laghouat et El Goléa.

Il n'est pas besoin d'autres arguments. Tous les hommes qui connaissent le Sud, et jugent sainement de notre avenir, se réjouissent de voir ainsi notre domination s'enfoncer au cœur du Sahara comme la pointe d'un fer de lance. Bien loin d'en concevoir la moindre appréhension, ils se sentent rassurés.

E. M.

(Journal des débats, vendredi 18 décembre 1891).